

Edition numérique le monde.fr \_ 30/11/2016 \_ Dossier spécial Salon de L'étudiant

# Etudes d'arts : quelles écoles, et pour quels débouchés ?

Vaut-il mieux faire une Manna ou une prépa pour entrer dans une école d'arts ? Quels sont les cursus ? Existe-t-il des formations publiques, accessibles via la procédure APB 2017 ? Comment annoncer de tels choix à ses parents ? Dans quelles mesures les différentes écoles préparent-elles à vivre de sa passion sans vendre son âme ? Si l'on se destine au design ou à l'animation, quelles sont les compétences les plus demandées actuellement ? Lycéens et étudiants qui envisagez de vous orienter vers des formations artistiques, qu'il s'agisse d'écoles d'arts plastiques, de graphisme ou encore de design, voici rassemblés nos principaux articles sur ces différents thèmes, issus de notre supplément publié dans « Le Monde » du jeudi 1er décembre, ou extraits de nos archives et actualisés.

## Sommaire :

- 1/ Artiste à tout prix
- 2/ Écoles d'arts : les clés pour choisir
- 3/ Ecoles d'art : se démarquer pour y entrer
- 4/ Pour entrer en école d'art, vaut-il mieux faire une prépa ou une Manaa ?
- 5/ Ecoles d'arts plastiques : la vie d'artiste toujours possible
- 6/ Apprendre à vivre de son art sans se vendre
- 7/ Les écoles d'art font leur révolution numérique
- 8/ Etudes artistiques : vaincre les préjugés des parents

## 1/ Artiste à tout prix

Du côté de l'enseignement comme de celui du marché du travail, tout concourt à dissuader les jeunes d'embrasser une carrière artistique. Mais, pour les plus déterminés, les écoles d'art constituent un cadre protégé, propice à la construction d'une identité professionnelle.

### Contourner les instances de reconnaissance

Les signaux envoyés par le marché de l'emploi sont à peine plus encourageants : la compétition est intense, la précarité la règle. En somme, tout converge pour décourager les vocations ou pour les cantonner aux milieux déjà sensibilisés si ce n'est à la pratique, du moins à la fréquentation de l'art. Le mouvement est ancien : la sociologue Nathalie Heinich montre bien comment se forge, au XIX<sup>e</sup> siècle, une identité « positive » de l'artiste, qui offre un débouché socialement acceptable aux enfants de l'aristocratie ou de la bourgeoisie qui ne veulent pas ou ne peuvent

pas accéder aux catégories habituelles de l'élite (le pouvoir économique ou politique).

A ce jeu, celles et ceux qui n'ont pas eu accès à la pratique artistique enfant ou adolescent – que ce soit par leur curiosité, leur famille, leur environnement géographique et culturel... – perdent, presque, à tout coup. Les grandes institutions de formation s'en inquiètent depuis peu et multiplient les dispositifs d'ouverture sociale, mais ils restent marginaux.

Pourtant, chaque année, des milliers de jeunes, toujours plus nombreux, tentent d'embrasser la vie d'artiste. Certains attaquent leur Everest en solo, tentation d'autant plus séduisante que la mythologie des *Millennials* se nourrit de réussites fulgurantes portées par la puissance des réseaux sociaux, qui semblent ouvrir au talent isolé une possibilité de contourner les instances de reconnaissance formelles.

Les autres – la plupart – s'accordent quelques années d'un parcours plus sécurisé au sein d'une école, à la fois lieu de formation, sas de protection – on y tisse des liens, les erreurs y sont moins fatales – et espace de relative liberté où l'on peut encore s'abstraire des lois d'airain du marché, explorer des formes et des langages sans se soucier outre mesure de reconnaissance ou de commercialisation. En attendant d'affronter une « *compétition violente et ouverte* », dont le sociologue Pierre-Michel Menger disait, en avril 2016, sur France Culture qu'elle « *ne s'apprend pas forcément dans les écoles* ».

*Emmanuel Davidenkoff*

### **Peut-on vraiment apprendre à être artiste ?**

Le terme « artiste » recouvre des réalités très différentes : une posture, un travail, ce qu'on appelle le talent sans parvenir à le définir clairement. Dans tous les cas, l'apprentissage personnel, en dehors de l'école, est fondamental et ce, d'autant plus qu'il ne s'arrête jamais. Être artiste suppose d'être reconnu comme tel, d'abord par d'autres artistes, car le regard des pairs est essentiel, mais aussi par des critiques d'art ainsi que, in fine, par des consommateurs.

Le processus de légitimation est complexe et il relève davantage du marché que des écoles : celles-ci ne garantissent aucunement la reconnaissance de la valeur artistique. En outre, dans la mesure où il n'existe pas de corps institué, l'entrée sur le marché n'est pas verrouillée. De fait, on peut y accéder sans être passé par une formation artistique, mais c'est plus difficile qu'avant, car la situation est extrêmement tendue.

### **Qu'apportent les écoles d'art ?**

Elles facilitent tout de même la reconnaissance, parce qu'elles permettent d'entrer en contact avec des artistes. Elles servent aussi parfois de vitrine : elles donnent aux étudiants la possibilité de présenter leurs travaux et leur mettent le pied à l'étrier. Surtout, elles constituent un environnement sécurisant, au sein duquel les apprentis artistes ont un peu plus de temps pour faire leurs preuves. Ils peuvent commettre des erreurs que le marché aurait du mal à pardonner. Voilà l'intérêt majeur des écoles : protéger les jeunes des dangers du marché.

Elles permettent aussi, bien sûr, d'acquérir certaines techniques, mais il y aura toujours un décalage entre les moyens forcément limités d'une école, pour des raisons budgétaires ou de temps, et les possibilités infinies qui s'ouvrent ensuite à un artiste.

Dans quelle mesure les écoles façonnent-elles les artistes qui les fréquentent ?

Les étudiants se construisent en tant qu'artistes en se confrontant à la réaction de leurs enseignants, dont ils cherchent à satisfaire les exigences. Ils acquièrent ainsi une culture spécifique, propre à chaque école, qui, comme toute institution, a ses propres normes.

Les jeunes artistes d'aujourd'hui ont-ils le même profil qu'il y a trente ans ?

Depuis les années 1980, sous l'effet de la démocratisation de l'enseignement supérieur, les formations artistiques ont vu arriver des effectifs croissants d'étudiants. Le nombre de cursus a explosé, tandis que de nouvelles spécialités sont

apparues, en gestion, en communication ou en médiation culturelle : elles attirent des bacheliers littéraires, mais aussi des artistes qui s'y inscrivent pour compléter leur bagage. Certaines écoles d'art ont elles-mêmes intégré cette dimension administrative. Alors que le marché était autrefois absent de la formation, il est de plus en plus admis qu'être artiste, c'est aussi être entrepreneur de soi-même et que cela ne nécessite pas seulement des compétences artistiques, même si les apprentis artistes ne mettent pas tous cet aspect en avant.

D'autre part, les possibilités de faire de l'art se sont élargies : de nouveaux supports et secteurs d'activité sont apparus, autour notamment du Web, du graphisme et de la vidéo. La pluridisciplinarité est également mieux reconnue. Elle n'est plus considérée comme avant-gardiste : de nombreux spectacles mêlent désormais théâtre, musique et vidéo. Sans être rattaché à l'un de ces arts en particulier, l'ensemble crée un objet artistique différent. Plus encore qu'autrefois, il existe de multiples manières d'être artiste.

*Sophie Blitman*

## 2/ Ecoles d'arts : les clés pour choisir

École d'arts appliqués ou d'arts plastiques ? Privée ou publique ? L'organisation française des écoles d'arts a de quoi donner le tournis à plus d'un lycéen. Tour d'horizon.

### **Arts appliqués : le savoir-faire spécialisé**

Après une section arts appliqués au lycée il y a quelques années, Marianne, 34 ans, s'est orientée vers un Diplôme des métiers d'art (DMA) « décor de mur » proposé par la prestigieuse école parisienne Olivier-de-Serres. C'était une manière de concilier « *le créatif et (...) l'alimentaire* » puisque « *les "beaux-arts" [lui] paraissaient à l'époque trop abstraits* », explique celle qui ouvre aujourd'hui un atelier de mosaïque après avoir travaillé sur plusieurs « *chantiers de décor* ».

Ecole Oliviers-de-Serres, Boule, Duperré ou encore Estienne, lycées La Martinière-Diderot de Lyon ou Alain-Colas de Nevers, Ecole supérieure des arts appliqués et du textile (Esaat) de Roubaix : à visée professionnelle, ces Ecoles supérieures d'arts appliqués (ESAA) sont en effet en résonance directe avec les métiers auxquelles elles préparent – de manière soutenue ! – et donc aussi avec le marché du travail. Elles forment à bac +2 (BTS et DMA) et à bac +5 (Diplôme supérieur d'arts appliqués, DSAA) et sont très sélectives : trente admis pour plus de huit cents candidats en BTS design graphique au lycée La Martinière-Diderot, trente pour mille candidats au DMA de l'école Boule, etc.

A côté de ces formations prestigieuses, de nombreux BTS et DMA, naturellement moins sélectifs, sont accessibles via des dizaines de lycées publiques et privés français.

Les bacheliers généraux, qui ne sont pas passés par un bac STD2A (Sciences et technologies du design et des arts appliqués) doivent impérativement passer par une année de mise à niveau en arts appliqués (Manaa), très sélective aussi. Ces dernières sont accessibles sur le portail admission post-bac (APB).

### **Grandes écoles d'art et de design : prestige et sélection**

Tout aussi exigeantes, la cinquantaine d'écoles dépendantes du ministère de la culture peut être divisée en deux catégories : les écoles régionales (de type « beaux-arts »), et les quelques écoles « nationales ». Dans ces dernières, qui proposent des cursus en cinq ans, le flot important de candidats chaque année impose une sélection drastique. On y compte les grands noms que sont les Arts déco (l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs, Ensad) qui forment des concepteurs-créateurs. Ou encore Les Ateliers (Ecole nationale supérieure de création industrielle, Ensci), une formation à part qui entretient des liens forts avec le monde de l'industrie et dont sortent des designers industriels de pointe.

La prestigieuse Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris est, quant à elle, reconnue pour former des artistes

plasticiens (peintres, sculpteurs, etc.). Ils seraient en fait seulement « 30 % d'anciens diplômés » à ne vivre que de leur art, explique Didier Semin, le responsable des études de l'école. Les autres mettent leur créativité au service du cinéma, de la scénographie, de la publicité... Peinture, sculpture, dessin : l'école a fait le choix de « *demeurer une sorte de sanctuaire* » dans les cours « traditionnels » qui y sont donnés. Didier Semin commente : « *Je ne suis pas certains que la société ait besoin de milliers de designers ou de graphistes.* »

### **Arts plastiques : développer « son intelligence artistique »**

Il faut dire que face à la pression exercée sur les écoles d'arts plastiques auxquelles on demande de plus en plus d'être « professionnalisantes » comme leurs homologues d'arts appliqués, la filière « design » qui y est proposée tend aujourd'hui à se développer, étant plus porteuse d'emplois. C'est le cas dans les formations du réseau des écoles supérieures d'art (qui comprend, entre autres, les différents « beaux-arts » régionaux). Ces dernières, une quarantaine, accessibles sur concours, souvent après une prépa publique ou privée, forment en trois ans (Diplôme national d'art, DNA) ou en cinq ans (Diplôme national supérieur d'expression plastique, DNSEP). Après une première année d'étude généraliste, les élèves doivent choisir parmi les trois options que sont « art », « design » et « communication ».

« *Généralistes, on cherche à y développer un jugement, une intelligence* » artistique, explique Emmanuel Tibloux, président de l'Association nationale des écoles supérieures d'art (Andéa). L'autonomie de l'étudiant y est donc reine pendant toute la durée des études. Et à la sortie : la pluriactivité (artiste « plus » autre chose – enseignant, médiateur culturel, etc.). Entre 5 % et 20 % des étudiants entreprennent finalement une carrière d'artiste plasticien ; les autres seront dans l'enseignement, l'architecture d'intérieur, le webdesign, la mode, etc.

### **Ecoles privées : « Attention à la reconnaissance ! »**

Dans la mode, le théâtre, la danse, la BD ou le graphisme, les écoles privées sont bien présentes à côté de leurs homologues publiques avec lesquelles elles font parfois jeu égal. Parmi les formations d'arts privées les plus connues on peut citer l'école Camondo, l'ESAG-Penninghen, l'Ecole de Condé, l'Académie Charpentier, l'Institut supérieur des arts appliqués (LISAA), l'Ecole de design Nantes-Atlantique ou encore l'école Emile Cohl. Certaines d'entre elles se sont aussi positionnées sur le créneau de la Mana ou des BTS. Comptez de 3 000 à 10 000 euros par an en moyenne.

« *Attention à la reconnaissance du diplôme par l'Etat !* », alerte néanmoins Béatrice Langlois, conseillère d'orientation-psychologue au centre d'information et d'orientation Médiacom, à Paris, lorsqu'on lui parle des écoles privées. Une formation « reconnue par l'Etat » assure un enseignement de qualité contrôlé par la puissance publique. Le diplôme qu'elle délivre peut aussi être « visé », ce qui signifie qu'elle le délivre au nom de l'Etat. Le diplôme pourra enfin être inscrit au répertoire national des certifications professionnelles (RNCP) : il est alors en plus reconnu par les professionnels du secteur.

## **3/ Ecoles d'art : se démarquer pour y entrer**

Par la voie des concours ou de la sélection sur dossier, les établissements qui forment aux domaines artistiques cherchent à distinguer la singularité des candidats.

Beaux-arts, arts déco, école Boulle, Penninghen, Lisaa, ENSCI... Les études artistiques suscitent de nombreuses vocations. Art et design, arts appliqués, cinéma ou photo, les plus grands établissements opèrent des sélections drastiques parmi les nombreux candidats. Les 46 écoles supérieures publiques d'art organisent chacune un concours, écrit et oral, parfois une présélection. L'entretien durant lequel le jury interroge le candidat sur son dossier artistique et ses projets constitue l'épreuve centrale.

« Pourquoi postulez-vous dans cette école? » : cette question a toutes les chances d'être posée à l'oral. « *Il faut pouvoir*

*présenter des travaux personnels et faire le lien entre sa motivation à intégrer l'école, les enjeux de son travail et témoigner d'un vif intérêt pour l'actualité artistique*», recommande Emmanuel Tibloux, président de l'Association nationale des écoles supérieures d'art (Andéa) et directeur de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

Les jurys cherchent chez le candidat une singularité, une autonomie et une maturité nécessaires pour suivre le cursus de cinq ans. *« L'oral n'est pas destiné à évaluer les connaissances, nous cherchons une personnalité chez le candidat. L'école choisit ses élèves mais les candidats doivent montrer qu'ils ont envie de la fréquenter »*, souligne Estelle Pagès, directrice des études (d'arts plastiques) de la Haute Ecole des arts du Rhin (Hear, à Strasbourg et Mulhouse).

*« La culture générale n'est pas seulement muséale ou livresque. Je conseille aux candidats de poser un regard critique sur les objets, les espaces qui les entourent et d'analyser leur jugement »*, explique Véronique Eicher, responsable des admissions à l'Ecole nationale supérieure de création industrielle (ENSCI-Les Ateliers à Paris).

A l'ESAG Penninghen (direction artistique et architecture d'intérieur, à Paris) et à l'Institut supérieur des arts appliqués (Lisaa, à Paris, Rennes, Nantes et Strasbourg), deux établissements privés, la sélection s'effectue pour les classes préparatoires et les cycles supérieurs. *« Nous attendons des candidats qu'ils puissent expliquer ce qui caractérise tel styliste, architecte ou designer, qu'ils connaissent le domaine vers lequel ils se dirigent »*, indique Chantal Boëtte, responsable pédagogique des classes préparatoires à Lisaa.

### **« On se cultive si on est intéressé par l'art, le design »**

Un discours pas toujours facile à tenir pour des bacheliers. *« J'ai tenté une première fois le concours de l'ENSCI après le bac mais je ne l'ai réussi qu'après mon BTS. On ne peut pas vraiment se préparer aux épreuves mais on se cultive si on est intéressé par l'art, le design. J'ai aussi développé des projets personnels, étoffé ma production »*, témoigne Maxime Louis, en troisième année de création industrielle à l'ENSCI.

Les concours restent accessibles après le bac mais beaucoup de reçus ont suivi un premier cycle d'études ou une préparation publique – quatorze en France sont réunies au sein de l'Association nationale des classes préparatoires publiques aux écoles supérieures d'art (Apepa) – ou privée (Prép'art, l'Atelier de Sèvres, Camondo...). Victoire Brun, étudiante en deuxième année à l'Ecole d'enseignement supérieur d'art de Bordeaux, a suivi la classe préparatoire publique des Arcades, à Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine). *« La production artistique est très libre durant l'année, j'ai constitué un dossier artistique qui me correspondait, j'ai aussi acquis une bonne aisance à l'oral »*, dit-elle.

### **Annales, guide du candidat, portes ouvertes...**

Pour entrer dans une école supérieure d'arts appliqués, la sélection s'opère via la plate-forme Admission postbac (APB). Des entretiens, des lettres de motivation ou des dossiers sont parfois ensuite requis en complément. *« Il est compliqué de recruter de futurs designers ou artisans d'art, uniquement sur les notes »*, explique Christophe Hespel, proviseur de l'Ecole Boullé, à Paris. L'établissement organise des entretiens complémentaires pour la classe de mise à niveau arts appliqués (Manaa) option métiers d'art. L'Ecole Estienne, à Paris (livre et communication), reçoit 2 800 candidatures pour 60 places en classe de mise à niveau. Elle retient 200 à 250 candidats pour un entretien, centré sur le choix et l'analyse de trois œuvres.

Souvent, les établissements mettent à disposition des candidats nombre d'informations : annales des sujets, guide du candidat, portes ouvertes... Sur le site de l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs (Ensad à Paris), des étudiants témoignent en vidéo de leur expérience du concours.

### **Diversifier le recrutement**

*« Il n'y a pas de formation postbac idéale pour préparer notre concours, que ce soit en cinéma, son ou photographie. Nous conseillons aux étudiants de s'appuyer sur les annales et de choisir une formation qui leur corresponde et de bien tenir compte de notre programme »*, indique Mehdi Ait-Kacimi, directeur de la communication et du

développement de l'École nationale supérieure Louis-Lumière à Saint-Denis, dont les concours sont ouverts à bac + 2. L'école est partenaire, avec d'autres établissements artistiques, du programme «Egalité des chances» destiné aux boursiers et aux lycéens en éducation prioritaire.

La diversification du recrutement est aussi un enjeu. Ainsi, l'École Boule souhaite attirer des élèves issus de bacs professionnels, tandis que l'Ensad souhaite recruter hors Ile-de-France. Des opportunités à saisir pour les candidats concernés.

## **4/ Pour entrer en école d'art, vaut-il mieux faire une prépa ou une Manaa ?**

C'est une question qui revient en boucle sur les salons étudiants consacrés aux formations artistiques. Celle de savoir s'il est plus judicieux, pour entrer dans une école d'arts, de passer par une classe préparatoire, publique ou privée, ou bien par une année de « mise à niveau en arts appliqués », dite Manaa.

### **Arts plastiques ou appliqués : telle est la question**

Les étudiants ont en effet tendance à confondre les deux alors même qu'elles n'ont pas le même objectif. La prépa, non obligatoire mais souvent nécessaire, prépare pendant un an aux concours d'entrée en école supérieure d'arts plastiques (« beaux-arts » par exemple) ou de design et à leurs études en 5 ans - écoles dépendantes du ministère de la culture. Alors que la Manaa est avant tout nécessaire aux bacheliers généraux pour se mettre à niveau en arts appliqués afin d'intégrer les formations de niveau Bac + 2 (brevets de technicien supérieur-BTS- d'arts appliqués ou diplômes des métiers d'arts -DMA) dispensées en lycée et dans des écoles d'arts appliqués (Boule, Duperré, Estienne, etc.) dépendante de l'Éducation nationale. Mais la confusion s'est accentuée ces derniers temps par la communication de certaines formations Manaa qui expliquent qu'elles peuvent « aussi » préparer aux écoles d'arts du ministère de la culture.

Cette complexité française « *entre arts et arts appliqués* » a le don d'énerver Emmanuel Hermange, le directeur de l'Association nationale des classes préparatoires publiques (APPEA). Selon lui, en France, ces deux secteurs « *ont été partagés, en termes de filières, entre deux ministères qui ne travaillent pas du tout ensemble. Au final, ce sont les jeunes et leur famille qui n'y comprennent rien* ». Entre arts plastiques et arts appliqués d'une part, et donc entre prépa et Manaa de l'autre.

### **Classes préparatoires : la lente progression des formations publiques**

Il faut dire que l'APPEA avait déjà assez affaire avec l'énorme concurrence des préparations privées aux concours. On ne compte plus les formations payantes destinées à préparer l'entrée dans une école spécifique ou dans plusieurs. Face aux près de 500 étudiants formés chez *Prep'art* ou à *l'Atelier de Sèvres* pour citer les deux plus connues, les prépas publiques font figure de petit poucet avec un peu plus de 400 élèves répartis dans 18 établissements. Mais ce sont autant d'élèves qui « *ont échappé* », selon Emmanuel Hermange, aux plusieurs milliers d'euros de frais d'inscriptions dans le privé. Elles n'étaient que 14 formations publiques il y a deux ans. La tendance est donc à la hausse. À noter qu'à la rentrée 2016, les effectifs de la classe préparatoire de l'Ensba (École nationale supérieure des Beaux-Arts) de Lyon ont doublé, tandis qu'une prépa du même type a ouvert aux « Beaux-Arts » de Paris, accueillant 20 élèves.

Ouvertes à tous les baccalauréats, ces classes préparatoires publiques sont logiquement les plus convoitées : comptez un élève entrant pour 10 candidats pour les plus sélectives, contre « *un pour 3 ou 4* » pour celles qui le sont moins. La candidature doit être faite directement auprès des formations sans passer par APB.

Lire aussi : « En prépa publique d'art, j'ai fait des progrès impressionnants »

Quelles soient publiques ou privées, les classes prépa aux écoles d'arts affichent presque toutes des taux de réussite supérieurs à 80 %. Pour ce faire, le rythme de travail pendant une année est très soutenu : environ 35 heures de cours théoriques et pratiques (dessin, croquis, perspective, volume, etc.) afin de travailler son potentiel créatif, « *toucher à*

tout », « *développer une démarche d'auteur de projets* », et ensuite bien choisir ses écoles. Sans compter, donc, le travail personnel, qui permet *in fine* de se constituer le sacro-saint *book* qui devra être présenté lors des concours.

## **Manaa : mise à niveau et découverte des arts appliqués**

« *La Manaa est une année géniale où on touche à tous les domaines : graphisme, mode, design produit, design d'espace, sans oublier les cours de dessin et d'arts plastiques* » : le témoignage d'Anaëlle, 19 ans, aujourd'hui étudiante en BTS design graphique à l'école Olivier de Serres, illustre bien le déroulé et les objectifs d'une année de mise à niveau en arts appliqués. N'étant pas passé par un bac STI2A (sciences et technologies du design et des arts appliqués) mais par un bac scientifique, elle s'est orientée vers la très sélective Manaa de l'école Estienne -qui ne prépare donc pas qu'à ses propres BTS.

À l'image de ce qui se passe en classe prépa, Anaëlle prévient : « *la charge de travail est très importante en Manaa* ». À raison de 33 heures hebdomadaires de cours - auxquelles il faut ajouter au moins deux heures de travail personnel par jour-, les Manaa reconnues par l'Etat suivent à peu près toutes le même programme réparti en trois temps d'enseignement. Des cours généraux (français, mathématiques, science, etc.), des fondamentaux en arts plastiques (dessin, perspective, volume, etc.), ainsi qu'une découverte des arts appliqués (design, graphisme, typographie, etc.). L'idée étant de préparer et d'aider à savoir vers quel savoir-faire professionnel, et donc vers quel BTS ou DMA, l'élève va ensuite se diriger.

La sélection à l'entrée de ces derniers étant parfois très rugueuse, certains élèves tentent de mettre à profit la formation large (arts plastiques et arts appliqués) de la Manaa pour entrer en école supérieure d'arts. L'objectif de la formation n'étant pas celui-ci, « *moins de 20 %* » des élèves sont concernés. On est alors plus dans de la réorientation.

L'année de mise à niveau en arts appliqués est dispensée dans une centaine d'établissements publics et privés français - souvent des lycées. La plupart du temps ces Manaa donnent aussi accès aux BTS ou DMA d'autres établissements -comme pour Anaëlle. La sélection s'effectuant par APB, les lycéens et étudiants peuvent être tentés de choisir leur Manaa avant tout selon le prestige de l'établissement. Mais qui dit prestige dit aussi recrutement plus difficile. Selon son niveau, le jeune doit alors peser le pour et le contre afin de ne pas « utiliser » tous ses vœux sur des établissements inatteignables.

## **5/ Ecoles d'arts plastiques : la vie d'artiste toujours possible**

Pour les artistes en devenir, il y aurait une filière « sûre » – celle des écoles d'arts appliqués – et une voie précaire – les écoles de beaux-arts. La réalité est plus nuancée.

Pour les artistes en devenir, il y aurait une filière « sûre » – celle des écoles d'arts appliqués – et une voie précaire – les écoles de beaux-arts. La réalité est plus nuancée.

*« Mes proches me demandent souvent "mais c'est pour devenir quoi [tes études] ?" et j'avoue que ça me fait rire. » L'avenir de Laura, 23 ans, étudiante de première année à Mulhouse au sein de la Haute Ecole des arts du Rhin (HEAR), ne l'inquiète pas plus que ça : « Avec la motivation et la passion qu'il faut pour entrer et avoir des projets en école d'art, je n'aurai aucun problème à trouver un métier qui me plaît. » Le débat entre les écoles dites « d'arts plastiques » de type « beaux-arts » comme celle de Laura, sous tutelle du ministère de la culture, et les autres, celles « d'arts appliqués », est souvent piégé lorsqu'on essaie de parler insertion professionnelle.*

Car, en face, la question des débouchés dans les écoles d'arts appliqués publiques (Boulle, Duperré, Estienne, etc.), ou privées (Camondo, ESAG-Penninghen, Ecole de design Nantes-Atlantique, etc.), est en effet moins problématique. Directement à visée professionnelle, les très sélectifs BTS (design de mode, design graphique, etc.), les diplômés des métiers d'arts (DMA arts textiles, DMA restauration de mobilier ancien, etc.) ou les formations à bac

+ 5 qu'elles proposent, garantissent la plupart du temps des emplois rapides.

## Une « bonne insertion » en écoles d'arts plastiques aussi

Mais, comme pour Laura, les écoles d'arts plastiques qui proposent des formations de trois à cinq ans sont bien souvent « *un choix d'études "plaisir"* », explique Béatrice Langlois, conseillère d'orientation-psychologue au centre d'information et d'orientation Médiacom, à Paris. Comprenez : « *Une orientation où l'envie d'exprimer sa sensibilité a primé, dans le choix, sur la problématique des débouchés professionnels* », parfois au grand dam des parents chez qui cette dernière « *est plus prégnante* ». Mais les écoles d'arts jouissent aujourd'hui d'une « *plutôt bonne insertion professionnelle, contrairement à ce que l'on pourrait penser* », ajoute tout de suite M<sup>me</sup> Langlois.

Elle en veut pour preuve la dernière enquête d'insertion professionnelle du ministère de la culture. Publiée en décembre 2015, on y apprend que trois ans après leur entrée sur le marché du travail, plus de huit diplômés sur dix des écoles d'arts plastiques sont en situation d'emploi, dont sept dans le champ de leur diplôme. Il convient cependant d'entrer dans les détails de ces chiffres « *honorables* ».

## Des débouchés variables selon les écoles et les spécialités

Parmi la cinquantaine d'écoles sous tutelle du ministère de la culture, on compte d'abord la poignée de grandes écoles nationales supérieures d'art et de design (Les Arts décoratifs, Les Ateliers, les Beaux-Arts de Paris, etc.).

Prestigieuses tant auprès des élèves que des recruteurs, et – encore plus – sélectives que leurs petites sœurs, ces dernières sont aussi plus spécialisées, offrant ainsi naturellement des débouchés plus confortables. « *Les liens avec le monde de l'industrie sont inscrits dans nos gènes*, commente Quentin Lesur, responsable des relations entreprises et partenariats à l'Ecole nationale supérieure de création industrielle (l'Ensci, alias Les Ateliers). *A six mois, tous nos élèves sont en poste.* »

Outre la situation des élèves sortant de ces grandes écoles d'art, la différence se fait finalement souvent sur le choix des options (art, design ou design graphique-communication). L'étude du ministère de la culture précise ainsi que les « *détenteurs d'un diplôme supérieur option art préparant au métier d'artiste plasticien (...) peinent particulièrement à s'insérer dans la vie professionnelle* ».

Trois ans après l'obtention de leur diplôme, un artiste sur cinq est en recherche d'emploi, et plus d'un sur dix travaille en dehors du champ de son diplôme. La situation pour les élèves passés par la filière design ou design graphique est plus favorable puisque près de neuf sur dix sont actifs trois ans après leur formation.

## Pluriactivité des diplômés

Il faut savoir que les conditions d'emploi et les revenus varient aussi selon la spécialité étudiée. En moyenne 20 000 euros par an en 2014 pour les filières design et graphisme, menant à des métiers aussi variés que designer, scénographe, illustrateur, coordinateur de projets culturels, etc. Contre 12 000 euros pour les artistes plasticiens. Résultat : sur l'ensemble des diplômés sortant des écoles d'arts plastiques, entre 5 % et 20 % entreprennent finalement une carrière d'artiste plasticien. « *Le modèle qui s'impose assez rapidement pour nos diplômés est en fait la pluriactivité*, commente Christelle Kirchstetter, la directrice de l'Ecole supérieure des beaux-arts de Nîmes (Esban). Les élèves deviennent par exemple médiateur, ou enseignant, « et » artiste indépendant.

Depuis 2002 et la réforme dite « LMD » (licence, master, doctorat), les écoles publiques et celles reconnues par l'Etat souhaitant s'inscrire dans cette architecture « *sont très attendues sur la question de l'insertion professionnelle* », ajoute-t-elle. Journées professionnelles, stages en entreprise, bureaux d'information et d'orientation professionnelle (BIOP) sont aujourd'hui présents dans les établissements.

## Un vocabulaire « mal adapté » aux écoles d'arts plastiques ?

Mais malgré ces efforts, en octobre 2014, un rapport de l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (Aeres, devenu aujourd'hui HCERES) est resté en travers de la gorge des écoles d'arts du ministère de la



culture. Celui-ci leur demandait de faire de l'insertion professionnelle une priorité, de s'ouvrir sur l'international, de se diversifier et de rendre visible leur cursus, de structurer des réseaux d'anciens... Bref, de fonctionner comme n'importe quelle école publique de l'enseignement supérieur malgré leurs spécificités.

Pour Emmanuel Tibloux, président de l'Association nationale des écoles supérieures d'art (Andéa), il faut faire attention au « *vocabulaire de la professionnalisation, de l'insertion professionnelle* » qui est « *mal adapté à la forme que prend la vie d'un artiste* », faite justement de pluriactivité, et pas toujours dans le cadre d'un « *métier* » ou d'un « *statut* » bien défini.

Didier Semin, le responsable des études des Beaux-Arts de Paris, complète : « *On peut faire des efforts pour l'insertion professionnelle mais nous ne deviendrons jamais une école d'experts-comptables capable de présenter les contrats de travail des cent derniers élèves sortis, [ni] une école d'arts appliqués au prétexte que ces dernières offriraient plus de débouchés.* »

Séverin Graveleau

## 6/ Apprendre à vivre de son art sans se vendre

La question de l'insertion professionnelle est désormais intégrée aux programmes des écoles de beaux-arts. Loin d'inciter leurs étudiants à se conformer aux attentes du marché, elles leur apprennent à faire connaître leur travail.

*Un vertige. Voilà ce que ressentent certains étudiants en art au moment de quitter l'école. « Que va-t-on devenir ? Cette interrogation nous traverse presque tous. On sait qu'on va mordre la poussière, que certains vont abandonner et qu'il faut tenir bon », explique Nour Awada, diplômée en 2012 des Beaux-Arts de Paris, qui s'est lancée dans la sculpture, la vidéo et la performance. De fait, l'insertion professionnelle est loin d'être évidente pour les artistes plasticiens : la dernière enquête du ministère de la culture, publiée en décembre 2015, montre que trois ans après la sortie de l'école, un artiste sur cinq est en recherche d'emploi et plus d'un sur dix travaille hors du champ de son diplôme. Les revenus moyens s'établissant à 12 000 euros par an.*

Alors que cette question a longtemps été négligée, « *depuis cinq ou six ans, les écoles d'art se trouvent face à une exigence de professionnalisation accrue*, relève Emmanuel Tibloux, directeur des Beaux-Arts de Lyon et président de l'Association nationale des écoles supérieures d'art (Andéa). *Si notre mission est de former des artistes, notre responsabilité est de leur donner accès à un champ professionnel* ».

### Sujet tabou

La plupart des écoles ont aujourd'hui mis en place des cours ou conférences consacrés à la professionnalisation. Animés par des intervenants extérieurs, ils dressent notamment un panorama du secteur et abordent les questions juridiques liées aux statuts d'artiste et de microentrepreneur. Pour les étudiants, c'est aussi l'occasion de glaner quelques conseils pratiques de la part de galeristes, critiques d'art et autres collectionneurs.

Malgré ces modules, beaucoup de diplômés ont le sentiment de n'avoir pas du tout été préparés à la sortie de l'école. Comme Justin Weiler, diplômé en 2016 des Beaux-Arts de Nantes. « *Sur le plan plastique, on peut avoir tous les débats possibles*, raconte-t-il. *En revanche, l'insertion professionnelle est un sujet tabou : il y a cette idée qu'on va devenir des vendus si l'on veut gagner notre vie avec nos œuvres.* » Le jeune peintre reconnaît cependant sa propre ambiguïté : « *Les questions administratives ne m'intéressaient pas à l'école et, encore aujourd'hui, je fais tout pour ne pas m'en occuper.* » « *C'est un privilège de rester éloigné de la réalité pratique pendant nos études : cela nous donne une liberté assez formidable. On est dans une bulle d'insouciance qui permet de se construire en tant qu'artiste* », assume Mathilde Denize, diplômée des Beaux-Arts de Paris, devenue peintre et sculptrice.

« *L'intérêt de ces cours n'est pas toujours bien perçu par les étudiants pendant leur formation* », constate Estelle Pagès, directrice des études d'arts plastiques à la Haute Ecole des arts du Rhin. Celle-ci fournit aux diplômés un « kit

de départ » rassemblant des contrats-types, des listes de sites et d'associations... Dans tous les cas, les écoles restent présentes pour aider leurs anciens dans leurs démarches administratives. « *Ils reviennent nous voir quand ils sont approchés par une galerie ou ont un projet d'exposition* », confirme Rozenn Le Merrer, directrice de l'attractivité et du développement des Beaux-Arts de Nantes.

## 7/ Les écoles d'art font leur révolution numérique

Devenues incontournables, les technologies numériques imprègnent les formations artistiques. Mais les méthodes traditionnelles restent enseignées.

*Les formations artistiques sont totalement bouleversées par la révolution des nouvelles technologies. « Le numérique est un extraordinaire accélérateur de changement », résume Nathalie Berriat, directrice de Gobelins, l'école de l'image. La donne évolue sur le plan technique avec la multiplication de nouveaux outils, de logiciels, mais c'est surtout en matière pédagogique que la révolution se joue.*

Les écoles se voient contraintes d'innover, sous peine de ne plus être en phase avec leur public. « *Les étudiants qui entrent aujourd'hui dans nos écoles ne sont plus les mêmes*, souligne Emmanuel Tibloux, président de l'Association nationale des écoles supérieures d'art (Andéa) et directeur de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Lyon (Ensba Lyon). *Ils arrivent avec des compétences numériques, mais aussi des habitudes, des façons de faire qu'on a vues évoluer très rapidement. Leur rapport au savoir, aux images et aux données est tout autre : il y a l'idée que tout est disponible, avec un stock infini à disposition.* »

### Classes virtuelles

Les établissements ont donc adopté de nouveaux outils. Ils ont créé des « fablabs » (des laboratoires de fabrication où toutes les innovations peuvent être testées). Ils développent des plates-formes collaboratives ou des formes d'auto-apprentissage... A ArtFx, par exemple, une école spécialisée dans les effets spéciaux, l'animation 3D et le jeu vidéo, basée à Montpellier, c'est un enseignement à la carte qui est proposé après un tronc commun. Les étudiants construisent leur parcours et s'auto-évaluent. « *Ils analysent les compétences acquises via un logiciel. Chaque étape est validée par l'enseignant* », précise Gilbert Kiner, directeur de l'école et président du Réseau des écoles françaises de cinéma d'animation (RECA).

A Gobelins, une plateforme commune à l'ensemble des formations a été lancée où les professeurs postent des cours, créent des communautés d'élèves, des classes virtuelles, des classes inversées... « *Cette démarche induit davantage d'interdisciplinarité et elle facilite la pédagogie par projet*, explique Nathalie Berriat. *Par ailleurs, nous externalisons un certain nombre de savoirs de base en dehors de la salle de classe, cela libère du temps pour approfondir les enseignements.* » Dans cet esprit, le professeur évolue vers une posture d'accompagnateur, plutôt que de transmetteur du savoir. Prochaine étape envisagée par Gobelins : l'« *adaptive learning* » (apprentissage adaptable), un procédé qui permet d'individualiser les formations en cartographiant le niveau de chaque élève, ses éventuels blocages, ses difficultés, etc.

Ce souffle d'innovation pédagogique imprègne aussi la recherche. « *A l'Ensba Lyon*, indique Emmanuel Tibloux, *nous comptons une unité de recherche numérique, que nous construisons désormais en collaboration avec l'Ecole supérieure d'art et design de Saint-Etienne. Nous avons également mis en place le Commons Lab, une plateforme collaborative sur les cultures numériques, et un enseignement consacré aux humanités numériques dès la première année.* »

Très investies dans le champ du numérique, les écoles d'architecture creusent, elles aussi, ce sillon. L'Ecole nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais (ENSAPM), par exemple, a créé une plate-forme de recherche et un département pour appréhender cette mutation sous un angle historique, théorique et pratique. L'école présente aussi la spécificité de proposer un enseignement transversal, nourri de croisements disciplinaires (architecture, histoire, philosophie, sociologie...). « *Les logiciels permettent de gérer plus facilement la complexité*, observe Nasrine Seraji, la directrice de l'école. *On a davantage de temps pour la réflexion et la conception.* »

## « Une feuille et un crayon pour poser ses idées »

A-t-on encore besoin de savoir dessiner pour devenir architecte ? « Si vous ne savez pas dessiner, vous ne pouvez pas utiliser un logiciel, affirme Nasrine Seraji. Et les maquettes sont toujours découpées à la main, pour comprendre la résistance des matériaux. » Même logique dans les écoles d'art, où le dessin, la sculpture et la peinture continuent d'être enseignés : « Certains de nos étudiants se destinent au Web ou au multimédia, mais d'autres deviendront peintres ou sculpteurs, rappelle Emmanuel Tibloux. Tous ces domaines se mêlent, du fait de l'infusion du numérique dans tous les champs de la création, et cette hybridation est propice à la créativité. »

Concernant le cinéma d'animation, à côté de la culture « métier » axée sur les outils numériques, la culture de l'image demeure essentielle et passe toujours par l'écriture et le dessin, souligne Gilbert Kiner. « Il n'y a rien de mieux qu'une feuille et un crayon pour poser ses idées, rappelle le directeur d'ArtFx. Le story-board est une étape en amont simple et rapide. Même Ridley Scott gribouille sur des [petits papiers auto-collants de couleur vive], Pixar utilise d'abord des gouaches et des aquarelles... »

La plupart des écoles commencent d'ailleurs par enseigner les méthodes traditionnelles en première année. Néanmoins, chacune présente ses spécificités et certaines mettent davantage l'accent sur ces fondamentaux, en lien avec les outils numériques. A Gobelins notamment, l'animation 2D est enseignée avant la 3D, et dans le domaine de la photographie, l'argentique n'est pas négligé. « On ne transige pas sur les enseignements fondamentaux, confirme Nathalie Berriat. A partir de là, on donne à nos étudiants toutes les connaissances sur les technologies à la pointe pour exercer leur métier. »

Même si elles sont omniprésentes, les technologies numériques restent au service de la créativité, assurent les écoles. De fait, sur le marché du travail, ce sont toujours les profils d'artistes qui s'avèrent les plus recherchés. Et la manière de concevoir les projets reste la même, indépendamment de la spécialisation des métiers liée à l'industrialisation des processus. « On forme d'abord des têtes bien faites, en essayant d'anticiper les changements technologiques », explique Gilbert Kiner. Plus que des compétences techniques, c'est la capacité à créer qui fait la différence.

Diane Galbaud

## 8/ Etudes artistiques : vaincre les préjugés des parents

Les métiers du secteur se diversifient et certains cursus ont un taux d'insertion proche de 100 %.

*Des cursus de « saltimbanques », des filières avec pour principal débouché « la file d'attente de Pôle emploi »... Concernant les études artistiques, les préjugés de certains parents ont la vie dure. « De nombreux jeunes viennent nous voir après une année de droit ou de médecine, qu'ils avaient choisi pour prouver à leurs parents qu'ils en étaient capables. Et nous, nous percevons la pression que font peser les adultes sur leurs épaules, explique Cécile Sorin, directrice de l'UFR « Arts, philosophie et esthétique » de l'université Paris-VIII. Pour notre licence de cinéma, je reçois 300 demandes de réorientation par an ! » Pour elle, les angoisses parentales tiennent aussi aux fantasmes de leurs enfants, qui se projettent dans des professions – metteur en scène, galeriste, plasticien... – où les élus sont rares.*

Les débouchés constituent le grand souci des parents. « Une idée reçue » que balaie Elisabeth Magne, enseignante-chercheuse en arts plastiques à l'université Bordeaux-Montaigne. « Nous n'œuvrons pas dans le domaine de l'inutile et du futile : en France, l'industrie culturelle emploie plus de monde que l'industrie automobile. »

### « Fais quelque chose qui te plaît ! »

Autre préjugé à éradiquer : les études universitaires dans le domaine conduiraient majoritairement à l'enseignement. « Ces métiers ne concernent que 10 % à 15 % de nos étudiants, évalue Jean-Baptiste Médard, directeur du département de musicologie de l'université de Bourgogne. Même si les subventions ont diminué, la musique reste un

*secteur où les emplois existent.»*

Lire aussi Privées, publiques, à l'université : tout savoir sur les études d'art

*A Bordeaux, Elisabeth Magne dresse un constat similaire: «15 % de nos étudiants préparent le capes ou l'agrégation. Une forte proportion se dirige vers des masters spécialisés liés au numérique, au maniement des images, aux métiers de la culture. Ou poursuit son cursus dans des écoles d'art ou d'architecture.»*

*«Trois mois après leur sortie de l'école, presque 100 % de nos élèves ont trouvé un emploi», dit Jérôme Pernoud, directeur de l'Ecole professionnelle supérieure d'arts graphiques (Epsaa) de la Ville de Paris. Selon lui, l'inquiétude s'est déplacée ces dernières années: «Les parents se soucient désormais de trouver le bon établissement. Le contexte économique fait que tous les secteurs vont mal.»*

*Les parents rechigneraient donc moins à voir leurs enfants s'engager dans une voie artistique. «Fais quelque chose qui te plaît!», ont ainsi répondu ses parents à Jean Lagorce, 18ans, quand il a opté pour une licence d'arts plastiques à l'université Bordeaux-Montaigne. Des parents doublement confiants puisque François, le frère jumeau de Jean, a choisi le même cursus.*